

La cure du psychotique The treatment of the psychotic

Lucie Cantin

Volume 13, Number 1, June 1988

La réinsertion sociale

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030437ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030437ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cantin, L. (1988). La cure du psychotique. *Santé mentale au Québec*, 13(1), 177–191. <https://doi.org/10.7202/030437ar>

Article abstract

It is becoming more and more common that people take for granted the idea that psychoanalysis can do nothing for psychotics. Nonetheless, it is Freud who took the "senseless" products of Man that are dreams, lapsus, symptoms, deliria, hallucinations, and who "reinstated" them in the realm of humanity. But it may also be what many hold against him. Supported by over six years of working with psychotic s in a Centre de traitement psychanalytique in Québec, the author can prove the existence of an appropriate treatment for psychosis. The psychotic who enters the analytical field begins reacting to the analyst's "calling" aimed at having him speak up. The cure for psychotics follows a logical path and must respect certain conditions ; the author attempts to describe the process, from the "calling" of transference to the object created through which the psychotic can relate socially.

La cure du psychotique

Lucie Cantin*

Il est de plus en plus fréquent d'entendre ce qui est presque devenu une « idée reçue », à savoir que la psychanalyse ne peut rien pour les psychotiques. Il revient pourtant à Freud d'avoir « relégué » dans l'humanité, dans ce qu'il y a de plus profondément humain, ces productions « insensées » que sont les rêves, les lapsus, les symptômes, le délire, l'hallucination. Mais c'est précisément peut-être ce qu'on lui reproche. Plus de six ans de travail avec les psychotiques dans un Centre de traitement psychanalytique à Québec, nous font pourtant la preuve d'un traitement possible de la psychose. Le psychotique qui entre dans le champ analytique se met à répondre à ce désir de l'analyste qui « appelle » en lui une prise de parole. De la crise « appelée » sous transfert jusqu'à l'objet produit à travers lequel le psychotique entrera dans le lien social, la cure du psychotique suit une logique et n'est possible qu'à certaines conditions dont nous tenterons de rendre compte.

« L'Oedipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie. »
Lacan, *Subversion du sujet et dialectique du désir*.

Il est de plus en plus fréquent d'entendre, dans un certain milieu du moins, ce qui est presque devenu une « idée reçue », à savoir que la psychanalyse ne peut rien pour les psychotiques. Certains soignants dans le champ de la santé mentale affirment aisément par exemple que la psychanalyse est périmée. Dans le cas du traitement de la psychose, on s'appuiera sur le fait que Freud lui-même faisait le constat de l'échec de l'analyse. Cette idée trouve une large audience dans le public puisqu'elle est généralement reprise par les médias et la télévision. De plus, elle est souvent confirmée, dit-on par l'inefficacité des différentes tentatives faites par les psychanalystes dans le domaine du traitement des psychotiques.

Il faut reconnaître que la psychose fait peur. Elle donne à voir et à entendre cette dépossession ultime de soi, ce ravissement de l'être, soit justement cela même qui, dans une société qui fait l'éloge du moi,

fait apparaître l'illusion qu'habille le montage narcissique du personnage social. Il devient évident que l'assurance d'une cause physique, cernable dans le corps et dans la physiologie, éloigne la folie du destin humain. Elle devient un « accident de la nature », au même titre qu'une aberration chromosomique, un « problème d'échange moléculaire dans le cerveau » comme me disait une patiente, rapportant ce qu'elle avait compris des propos de son dernier psychiatre sur la cause de sa psychose.

Que l'on ne veuille pas suivre Freud sur les voies qu'il a ouvertes, se comprend bien de ce point de vue. C'est peut-être lui reconnaître par la négative le mérite d'avoir relégué dans l'humanité, dans ce qu'il y a de plus profondément humain, ces productions que sont le rêve, le lapsus, le symptôme, le délire, l'hallucination et de s'y attarder comme le seul lieu d'où peut surgir la vérité du sujet. La promotion de cet Ailleurs que Freud a appelé l'inconscient définissait pour lui (comme pour nous encore) le point où son désir s'articulait dans son écoute des névrosés mais aussi dans sa lecture du texte de Schreber où là encore le délire, malgré son contenu insensé, constitue pour lui une production qui a un sens comme le rêve, le symptôme, etc. Freud dans son texte sur *La perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, pose le délire comme ce que le psychotique invente, crée pour se sortir d'une situation d'impasse. C'est ce que pointe Jacques Alain Miller à propos du délire dans *De-sens pour les psychoses!*, après avoir rappelé que Freud situe le délire

* Lucie Cantin est psychologue et psychanalyste, membre du GIFRIC (Groupe Interdisciplinaire Freudien de Recherche pour l'Intervention Clinique). Elle est aussi directeur adjoint du Centre psychanalytique de traitement pour psychotiques le « 388 » à Québec.

comme une tentative de guérison : « Ce n'est pas la maladie, c'est au contraire le témoignage que le sujet émerge de la catastrophe par la signification qu'il élucubre. »

Freud puis Lacan ont bien marqué que le sujet humain est parlé bien avant sa naissance et que c'est même cette inscription dans l'univers symbolique qui fait de lui un être humain. Ce discours sur l'enfant se développe autour de quelques paroles signifiantes, elles-mêmes prises dans ce qui a marqué l'existence des parents, constituant ainsi un véritable réseau de signifiants qui marque déjà la chair et la vie du sujet au moment de sa naissance. C'est ce discours de l'Autre qui capte le sujet, constituant son inconscient et qui, bien qu'étranger au sujet, n'en détermine pas moins le fil de son destin. Dans la névrose, ce qui parle à travers le sujet, à son insu, n'est accessible que par le rêve, le symptôme, le lapsus, et le sujet, même lorsqu'il est engagé dans l'analyse, ne se reconnaît pas dans ce discours qui demeure « autre ». Le névrosé continue à prétendre être là où il dit « je » et il conserve l'illusion qu'il est bien celui qui parle. Au contraire dans la psychose, dans le délire, dans l'automatisme mental, dans les « paroles imposées » qui parasitent le discours du sujet, dans les voix qui s'imposent d'un autre lieu, on est forcé d'admettre que « ça parle tout seul », que le langage, non seulement préexiste au sujet, mais qu'il le prend et le capture au plus profond de son être. C'est ce qui amène Lacan à se poser plutôt la question « Comment ne pas être psychotique ? ». Dans son séminaire *Le syntome* (séminaire du 17 février 1976), Lacan disait : « Comment ne sentons-nous pas tous que des paroles dont nous dépendons nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme normal. La parole est un parasite. La parole est un placage. La parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Pourquoi est-ce qu'un homme dit normal ne s'en aperçoit pas ? Il y en a qui vont jusqu'à le sentir » (Séminaire du 17-02-76). Ainsi tel patient me disait « ça marmonne toujours dans ma tête mais je n'écoute pas. »

Nous partirons donc de ce point où Lacan tient de Freud le fait « qu'il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage, mais bien d'une parole au-delà du sujet. » (*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, 574.)

Malade au père

Phillip sait bien ce qu'il en est de ce que Lacan, à la suite de Freud a posé comme « la fonction de signifiant qui conditionne la paternité ». Il dit :

« J'en veux à mon père d'avoir été malade. Je suis comme un accident de la nature. C'est la blessure la plus profonde. Moi-même je ne comprenais pas ce que je venais faire dans le monde parce que lui ne m'a jamais signifié ce que je venais faire dans le monde. »

En conséquence, il poursuit :

« Chaque fois qu'il m'arrive un problème, je me sens presque obligé de remonter à Adam et Eve et aux origines de la planète pour le résoudre. Ça doit vouloir dire que je n'arrive pas à me situer dans l'espace où je me trouve. A ces moments-là j'ai l'impression d'être une espèce de fantôme. C'est comme si j'avais un cancer dans mon esprit. »

Phillip a 23 ans quand il arrive au Centre (Centre psychanalytique de traitement pour psychotiques : Le « 388 ») pour y être traité. Il est célibataire, demeure avec sa mère et vit d'aide sociale. Depuis quelque temps, il a dû abandonner les études de droit qu'il poursuivait à l'université. Il ne fait plus rien dit-il. D'origine écossaise par son père et française par sa mère, Phillip habite Québec depuis l'âge de six ans, moment où ses parents émigrent au Canada.

Depuis les trois dernières années, soit depuis son premier accès psychotique, il a été hospitalisé cinq fois en psychiatrie pour une schizophrénie paranoïde. Il a déjà à son actif quelques tentatives de suicide sérieuses. Dans le dossier antérieur, le psychiatre traitant fait un pronostic réservé.

Un mois après son arrivée au Centre, Phillip fait une demande de cure. Suite à la demande que nous lui exprimons de raconter ce qui lui est arrivé au moment de ses épisodes psychotiques, voici ce qu'il nous dit. « Il y a trois ans, je faisais partie d'une troupe de théâtre amateur à l'université. Nous répétions une pièce que nous devions jouer un mois plus tard. Il fut alors question d'un projet d'échange culturel avec la possibilité d'aller jouer en Angleterre. Je me suis mis à ne plus dormir. J'ai été soudain très inquiet d'avoir à prendre l'avion parce que dans l'avion, on n'a plus les deux pieds sur terre et on ne connaît pas le capitaine qui pilote. Je voyais des signes du bien et du mal. Un soir, je me suis mis à déambuler dans les rues et à chercher les statues et les monuments historiques. J'ai marché pendant

toute la nuit. A l'aube, je me suis mis à chercher mon père, ce n'était pas mon vrai père que je cherchais mais Un père. Je me suis réfugié à l'église, puis en sortant de l'église, je suis allé derrière, j'ai fait une prière et je me suis évanoui. On m'a trouvé et amené à l'hôpital. »

Phillip nous raconte aussi son deuxième accès psychotique qui se produisit semble-t-il quelques mois après le premier. Il nous dit alors qu'il travaillait à une pièce de théâtre pour enfants qui s'intitulait « **C'est le temps de l'Union.** » Dans ce spectacle, il s'occupait de la Régie c'est-à-dire que tout le spectacle reposait sur lui. Il nous dit : « A un moment j'étais à la console de la Régie et j'ai pensé que j'étais au poste de pilotage d'un vaisseau spatial qui venait des extra-terrestres. J'ai alors quitté le théâtre et me suis mis à déambuler dans les rues, en empruntant les sens uniques mais en sens contraire pour que les gens ne puissent pas me suivre. Je me suis mis à tourner autour de l'édifice du journal « Le Soleil » en pensant que c'était l'édifice de la **Bourse** et que c'était le **Centre vital**, le lieu où tout se décidait et d'où émanaient les ondes négatives. Je faisais cela pour désamorcer les choses. Je suis allé ensuite au Bar « **Chez son Père** » et au Bar « **Le Vieux du Vieux** ».

Phillip nous fit ce récit de la crise dans le premier temps de la cure. A maintes reprises tout au long du travail, il reprit ce récit de sa psychose y ajoutant parfois certains aspects mais le plus souvent y reprenant des éléments qui l'amenaient à élaborer de nouveaux passages à la construction de son histoire qu'il entreprenait dans la cure. C'est dans la cure, en réponse au désir de l'analyste, que le psychotique commence à élaborer ce qui a été mis en scène dans le réel de la crise. L'exigence de dire posé par l'analyste marque ce premier temps d'entrée dans le champ de la représentation où le psychotique tente une première organisation de son histoire à partir des morceaux épars que livrent les crises, les bouts de souvenirs, le délire, les voix, les paroles imposées, bref tout ce que l'analyste peut saisir et utiliser (comme outils) pour que le psychotique se mette à parler.

Mais déjà dans cette première élaboration du délire, Phillip nous amène au cœur de ce qu'est le nœud de la psychose : il est « malade au père », il est en quête de « d'Un père ». Et comme il le dit si bien, ce Père dont il s'agit ne saurait être confondu avec l'homme qui, dans la réalité a pris figure de père

pour lui. Ce « Un père » qu'il cherche et appelle désespérément est ce que Lacan a désigné comme le signifiant du Nom-du-Père. Un père est ce qui vient nécessairement en position tierce dans la relation duelle de l'enfant à la mère. Il ne va pas de soi et son existence dépend fondamentalement de la parole qui le désigne. C'est ce que Lacan pointe comme la « fonction de signifiant qui conditionne la paternité » : « l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père. Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien » (*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, 556)

La question du Père, tel que Freud l'a posée pour nous, a deux pentes. D'une part, le signifiant du Père comme auteur de la Loi, est ce qui sépare l'enfant de la mère en posant l'exigence de l'inscription dans l'univers symbolique instauré par la Loi des hommes. D'autre part, l'inscription dans le langage, dans la culture, exile et exclut à tout jamais le sujet humain du règne du « naturel ». Elle marque un écart, un détournement du « naturel ». Dorénavant, tout « besoin » sera toujours déjà encadré, captif des voies langagières et culturelles où il devra s'articuler pour trouver une satisfaction. Mais cette perte fondamentale de satisfaction du besoin, cette exigence d'une inscription dans la socio-culture et dans l'ordre du symbole, au nom de quoi est-elle exigible ? A cette question rien ne saurait répondre et aucune vérité, aucun substitut autre que mythique ne saurait compenser l'absence de réponse.

Le mythe du Père est donc aussi ce qui répond là à la question impossible : au Nom de quoi ? Mais cette réponse ne pourrait venir colmater la fissure de l'être humain exilé dans un univers de symboles qui n'a aucun fondement. Le Père est comme dit Willy Apollon : « la figure d'un commencement symbolique que le mythe produit à la place de l'absence de Fondement ou de Vérité en dernière instance. » (*L'enjeu de la paternité dans la psychose*, 5). Et plus loin : « Le mythe du Père, quête de Vérité et de Fondement dernier, est la mise en place des signifiants primordiaux qui, pour un être humain, définit l'ordre du Sens. Ces Signifiants premiers produits par le mythe et qui conditionnent le rapport

d'un sujet à l'ordre du Sens, Lacan les a désignés du concept des Noms-du-Père. » (*L'enjeu de la paternité dans la psychose*, 6).

Lacan a identifié la condition structurale de la psychose comme étant la forclusion du Nom-du-Père: « Essayons de concevoir maintenant une circonstance de la position subjective où, à l'appel du Nom-du-Père réponde, non pas l'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même. » (*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, 557).

C'est ce que vit Phillip. Il est difficile d'identifier à partir de ce premier récit, ce que Lacan appelle la « conjoncture dramatique » qui constitue le moment fécond d'éclosion de la psychose. Plus tard le travail de la cure permettra à Phillip de reconstituer et de représenter en mots ce qui a pu lui arriver. Mais ce qu'il nous dit déjà c'est que tout à coup, il a fait face à l'absence de fondements, il s'est mis à « avoir peur de l'avion parce qu'on y a pas les deux pieds sur terre » et s'inquiète soudain du **capitaine** qui pilote, « sur qui tout repose ». C'est à ce moment qu'il se met à errer, en quête d'un Centre du monde, « d'Un père ». A cette quête d'Un père nous dit Lacan, dans la psychose rien ne répond. C'est longtemps après, au fil des séances que resurgiront trois souvenirs dont l'élaboration en cure, à la demande de l'analyste, permet à Phillip de dire quelque chose pour tenter de représenter cette absence de fondement, cette solitude à laquelle il était livré comme un « enfant sans père »: « Quand j'étais enfant, j'avais peur du noir. Un jour j'avais déposé mes vêtements sur mon bureau et pendant que j'étais couché, mes vêtements sont tombés tout seuls du bureau. J'ai pensé que quelqu'un les avait fait tomber. J'étais en panique et j'ai téléphoné à mon père, mais personne n'a répondu. » Puis, un peu plus tard il raconte: « J'étais enfant. C'était la parade du Carnaval à Québec. J'étais avec ma tante et mon grand frère qui me tenaient par la main. Tout à coup, ils m'ont lâché la main et je me suis fait frapper par une voiture. » Ces souvenirs se présentent comme des phénomènes élémentaires. Ils sont des trous, ne se rattachent à rien dans son histoire. Ils sont comme le surgissement d'un hors-sens inassimilable. Cette expérience d'être laissé à lui-même face à un réel pour lequel il ne peut donner aucun sens, reviendra au moment de l'adolescence, à l'âge de 14 ans. Phillip nous raconte ce qui s'est passé alors, identifiant cet événe-

ment comme le véritable début de sa maladie, comme si c'était à ce moment nous dira-t-il que « quelque chose s'est cassé en lui ». Après avoir pris de la drogue, il se mit à halluciner. « Mes membres se transformaient et se déformaient et pour me raccrocher à la réalité, je devais m'efforcer de penser à des choses qui se passaient autour de moi. Cette expérience a tout provoqué et à ce moment, j'ai su que tout était fragile. C'était comme la descente aux enfers, seul. Le seul moyen de me raccrocher à la réalité c'était qu'elle devait exister. Je ne comprenais pas ce qui se passait et l'anxiété m'a atteint et ne m'a plus jamais laissé. Après, je n'étais plus le même, la peur m'avait atteint dans mon for intérieur. » Cette expérience dont il parlera plus tard comme la « pierre angulaire » de sa maladie, ce à partir de quoi il n'a plus jamais été le même, témoigne de cette confrontation à un véritable trou à partir duquel il assiste à « l'écroulement de l'univers ».

« Enfant, je faisais des mauvais coups en attendant une réaction de mon père qui ne venait pas. Je croyais au Père Noël et à la religion mais dans le milieu familial où j'étais, comme dans la société, il n'y avait rien pour stratifier et donner un sens à ce que je faisais. » Phillip est laissé à lui-même comme il dira plus tard « *fragile comme un pilotis rongé par l'eau et qui à tout moment peut s'écrouler* ».

La crise en réponse au désir de l'analyste : l'entrée dans le transfert.

La crise livre à l'analyste la position du sujet dans la structure

Nous pourrions parler d'un premier cycle dans la cure de Phillip qui s'est ouvert d'abord par le récit des moments psychotiques, demandé par l'attitude d'écoute de l'analyste puis, par le début d'élaboration de son histoire et enfin qui s'est achevé par un rêve dans lequel l'analyste « redonnait la parole au père. » Toute cette période s'est étendue sur un peu plus d'un an, mais c'est après trois mois de cure seulement que Phillip a fait un nouvel épisode psychotique aigu mais avant lequel il avait pris soin de prévenir ses proches de l'amener au « 388 » et non pas à l'hôpital s'il « rechutait ». Il me dit cela après la crise en spécifiant qu'il avait adressé cette demande à ses amis au moment où il se sentait « partir ». Il

semble donc que cette crise était bien provoquée par l'entrée de Phillip dans le champ analytique et dans le transfert, cette première crise au « 388 » devenant un moment crucial comme temps d'installation du transfert. Il est pour nous évident que cette crise a été « appelée » en quelque sorte par le désir de l'analyste, dans la mesure où la crise est ce moment particulier où on pourrait dire de certains psychotiques, qu'ils se réveillent, qu'enfin quelque chose est donné à entendre à celui qui veut bien écouter. C'est d'ailleurs le reproche qui est adressé à la technique analytique de susciter des crises psychotiques et donc d'aggraver les choses. Pourtant nous verrons comment dans la cure, les éléments livrés par la crise ont permis d'accéder à des pans d'histoire qui n'auraient jamais été élaborés ainsi sans la crise et qui serviront à son accès à une place de sujet. De plus, comme le rêve et le symptôme dans la cure du névrosé, la crise sous transfert fournissait au patient l'occasion de dire, de tenter de représenter dans des mots ce qui le submergeait à ces moments. Pour la première fois, la crise était adressée à un autre, vécue « avec témoin » qui pouvait après coup, lui raconter ce qui s'était passé, reprendre ce qu'il avait dit et lui restituer ainsi du matériel qu'il nous fallait travailler en cure. Si le but de l'analyse est comme le disait Willy Apollon dans un des Séminaires de mars 88, de « produire le sujet énonciateur de sa propre parole », nous voyons comment il s'agissait là d'initier ce mouvement de réappropriation d'une parole subjective qui ferait en sorte que Phillip ne soit plus uniquement l'objet de ces crises qui le prenaient tout entier. Il devait essayer de dire même s'il n'avait pas les mots et l'analyste était là pour ramener un souvenir déjà raconté, pour raccrocher à un rêve un élément du délire, pour que se constituent des tronçons d'histoire, des « bouts de chaînes signifiantes » en lieu et place de ce vide laissé par le manque de repères où Phillip se trouvait.

Nous essaierons de reconstituer ici les différents moments de ce premier cycle pour tenter de rendre compte du cheminement de Phillip, de son entrée en quelque sorte dans le champ de la représentation ouvert par la constitution d'un lieu d'adresse soutenu par le désir de l'analyste. Requérir une parole pleine, c'est-à-dire une parole qui vienne du sujet et qui en ce sens ne se fonde sur rien, a conduit le patient à une crise. C'est cette crise sous transfert, reprise et travaillée dans la cure comme l'auraient été un rêve ou toute autre production de l'inconscient,

qui a fourni les signifiants et la position du sujet dans la structure parentale.

Voici la séquence des événements qui précéda la venue de la crise. Phillip apporte un rêve : « Je rêve que mon père est quelqu'un ». Après lui avoir expliqué comment on travaille les rêves en associant à partir de chaque élément, mais aussi en cherchant quels morceaux d'événement des derniers jours y reviennent, Phillip me raconte l'événement suivant : Deux jours avant le rêve, en se promenant dans la rue, il voit une voiture de police, une ambulance et un attroupement de gens. Il s'approche et se rend compte que c'est son père qu'on emmène dans la voiture de police. Son père est blessé comme après une bagarre et il sort d'une maison de prostitution. C'est pendant cette période qu'on lui offre de passer une audition pour « **faire le clown** » dans une production de théâtre réalisée par une troupe de l'université. Puis en même temps, l'occasion d'un travail se présente : il s'agit d'un rôle possible dans une pièce de théâtre pour enfants. Un autre événement important vient également marquer cette période. Une copine, **Annie**, l'appelle pour lui annoncer qu'elle est enceinte et qu'il est le père de cet enfant. Phillip est alors profondément blessé par le fait que tout en lui affirmant qu'il est le père, elle le prévient qu'elle est la seule à pouvoir décider de la naissance ou non de cet enfant. Il ne comprend plus, dit-il, pourquoi elle le désigne comme père puisque de toute évidence « **il n'a pas son mot à dire** » et que par ailleurs il a le sentiment d'avoir été floué. Ce n'était pas pour ça qu'il baisait et cet enfant nous dira-t-il, « **ne devrait logiquement pas venir au monde** ». Après avoir élaboré cette question en cure, il parle de son père qui, dans la famille, « **n'a jamais eu son mot à dire** » et appelle son amie pour l'aviser qu'il ne veut pas être père. Il s'occupe alors de la production de théâtre pour enfants, travail qu'il avait choisi à la place de celui où il devait faire le clown. C'est pendant les répétitions de ce spectacle qu'il fait une nouvelle crise psychotique.

Il est alors admis comme résidant au « 388 ». En arrivant à mon bureau, je trouve glissés sous la porte, des papiers laissés par Phillip : Son curriculum vitae et le texte de la pièce de théâtre pour enfants dans laquelle il était engagé. Il m'apprend alors de cette façon que la pièce dans laquelle il jouait au moment de son premier épisode psychotique s'appelait « **Réagissons** », titre qu'il écrit en caractères d'imprimerie. Quant au texte du spectacle qu'il répétait en ce

moment, il s'agit **d'enfants chérubins qui veulent voler l'histoire et le passé du Bon Dieu**.

Malgré sa désorganisation, Phillip continue à se présenter à ses séances. Il utilise deux chaises, une à gauche et une à droite, selon qu'il parle de choses ou d'autres. Quand je lui demande de me raconter ce qui s'est passé, il me dit : « je devais signer mon **contrat** avec M.X. mais je n'ai pas pu parce qu'en signant un contrat j'aurais été **inscrit dans l'Union et c'est impossible**. » Et il ajoute : « je ne suis pas un professionnel, **je me suis fait moi-même**. Il y a des règles mais j'ai toujours pu passer outre. » « Le seul contrat qu'un homme peut signer c'est avec une femme »...

A la séance suivante, je reprends cette histoire de contrat en lui demandant de m'en reparler. La question du contrat me rappelait une chose qu'il avait racontée lors de la deuxième séance, au début de la cure. Il avait mentionné que sa mère lui disait que lors de son voyage de noces, elle avait pensé « **qu'elle ne devrait pas se marier** ». Le conditionnel employé dans la formulation de Phillip laissait entendre que pour lui, le mariage n'avait pas eu lieu. Il me parle alors de la famille qu'il divise en deux clans : ses trois aînés et les trois plus jeunes. Je note que sa formule même le situe en dehors des deux clans qu'il identifie. Il reparle du **contrat à signer qui l'aurait inscrit dans un groupe, ce qu'il ne pouvait pas faire puisqu'il ne pouvait pas être dans l'Union**. Dans les séances qui suivent, il se demande « où est Phillip » et se dit tracassé par l'histoire avec sa copine enceinte, parce qu'il ne sait toujours pas ce qu'elle a décidé. A ce moment, il attribue sa rechute à 2 choses : aux événements avec Annie et au fait qu'il a rencontré un homme dans un bar qui lui aurait dit : « je vais te battre ». Quand je lui demande quel est le lien qu'il semble faire, il me répond : « **C'est parce que je dois être père et qu'un type m'a dit qu'il allait me bousiller** ». Il me demande alors si je sais qu'il est bilingue et qu'une de ses langues touche parfois son palais, ce qui explique qu'il ne sait pas ce qu'il dit.

Je reprends à la séance suivante « être bilingue » et lui demande d'élaborer là-dessus. Il me dit alors qu'il est « **ambidextre** », qu'il ne sait plus qui il est mais ajoute aussitôt : « **Phillip c'est la langue qui touche le palais** ». Il poursuit en parlant de quelqu'un qui était coincé entre son père et sa mère et dit : « **faire du théâtre c'est apprendre à contrôler le feu** ». Puis un souvenir lui revient : Il me raconte qu'un

jour on lui a dit que son père avait eu un grave accident de voiture et avait passé une année complète dans un hôpital. C'était l'année qui précédait sa naissance. Il dit que son père devait être stérile après les traitements reçus et qu'il est donc lui, la preuve vivante que son père n'était pas stérile. Ainsi dans ce souvenir Phillip serait **né dans l'absence du père**.

La semaine d'après, Phillip réclame à son psychiatre de redevenir externe parce qu'il a l'impression d'enlever la place à quelqu'un d'autre au « 388 ». Je lui demande alors de me parler de sa place dans la famille et voici ce qu'il m'en dit : « **Je dois faire le lien entre les membres de ma famille comme s'il fallait que je resoude 2 parties** ». Puis il parle du moment où sa mère a décidé de quitter la maison, et où son père s'est mis à boire. Un second souvenir lui vient : au moment où il était aux études, sa mère avait joué de ses influences personnelles pour qu'il puisse obtenir une **Bourse d'étude**.

Phillip continue à parler de sa place dans la famille pendant plusieurs séances. « Je devais faire rire, **être un clown**. Si je ne faisais pas le clown, j'étais malade. » Je lui souligne que c'est ce qui semble s'être produit. Il a refusé un travail de clown et est devenu malade. Il dit alors que son frère cadet « **a une mentalité de militaire, d'extrême droite** » et « qu'il y a dans la famille en fait trois générations : **les aînés, les cadets et moi au milieu** ». Je lui demande alors si les plus vieux sont « **de gauche** », reprenant ainsi le fait qu'il disait être **ambidextre** et ce qu'il présentait dans ces séances où il était « assis entre deux chaises ». Il se met à rire en disant : « oui, c'est des hippies. » A la séance suivante, il me dit « en fait la contradiction se situe entre mon père et ma mère, mon père est devenu malade quand ma mère a décidé de le quitter ». Puis il ajoute quelque chose dont il parle pour la première fois. Il m'apprend que lorsqu'il avait 6 ans, son père a fait faillite. Il s'agissait de l'entreprise du grand-père paternel que le père avait reprise. Il dit que c'est à partir de ce moment que sa mère s'est mise « **à porter les culottes, à travailler, à tout contrôler** ». « **A tenir les cordons de la Bourse** », lui dis-je, raccrochant ainsi le souvenir de la faillite du père à ce qui était revenu au moment de la crise, où il s'était mis à tourner autour de la Bourse, ce Centre vital, pour désamorcer les ondes négatives qui en émanaient.

La faillite du père avait obligé la famille à émigrer et Phillip, pour la première fois raconte comment il a, à cette occasion perdu tous ses amis sur

lesquels il se reposait jusqu'alors et qui lui permettaient d'oublier les chicanes incessantes de ses parents et leurs souleries très fréquentes. Cette période qu'il situe vers l'âge de 6 ans a donc été pour lui un moment extrêmement important : faillite du père, déménagement, perte de tous ses amis.

L'interprétation de l'analyste « A tenir les cordons de la bourse », consiste ici à prêter au patient une locution tirée de la langue, un idiotisme qui propose une façon de dire ce qui est en jeu dans une série d'événements ou souvenirs importants de sa vie. L'expression vient lier quelques signifiants extraits des souvenirs et des événements réels apparus dans des moments psychotiques. En effet, l'expression « tenir les cordons de la bourse », venue à l'occasion du souvenir de la faillite du père, relie le pouvoir de contrôle de la mère dans la famille, au souvenir de la tricherie de la mère par rapport à la loi sociale (la bourse d'étude) et à un élément réel vécu dans les crises (tourner autour de la Bourse comme d'un centre vital qui contrôle tout). D'une part, cette juxtaposition, ce lien créé prête un sens à ce qui était insensé (tourner en rond autour d'un édifice) en liant un signifiant épars, extrait du délire par l'analyste, à une suite d'autres événements importants de la vie du sujet. D'autre part, cette interprétation, dans la mesure où elle correspond à une expression de la langue, s'inscrit dans le symbolique, dans ce qui fait loi dans la langue, et propose donc ainsi au sujet un lieu autre que son corps ou que le passage à l'acte pour dire ce qui marque son existence. L'interprétation de l'analyste ne peut donc pas être n'importe quoi ni être réductible à un quelconque jeu de mots.

A ce moment de la cure, Phillip reprend l'idée des extra-terrestres qui venaient lors des crises, disant que cette fois-ci il s'est pris pour un lutin. Quand je lui parle des personnages magiques et fantastiques, il enchaîne en élaborant sur son goût du théâtre en disant que là aussi, il joue à être des personnages mais « après je me rends compte qu'il n'y a rien en dessous ». Il oppose alors le comédien professionnel et l'amateur. Je lui demande quelle différence il fait entre les deux. (J'interviens par cette question comme il faut souvent le faire avec les psychotiques puisqu'ils n'associeront pas spontanément. Le travail de l'analyste dans la direction de la cure est beaucoup plus actif avec le psychotique qu'avec le névrosé. C'est à l'analyste de faire en sorte que le psychotique se mette à parler, à se souvenir, à rêver, à associer spontanément.) Phillip m'expli-

que alors qu'un comédien professionnel fait de l'interprétation alors qu'un amateur improvise. Je lui dis « Comme la différence entre créer et reproduire », pensant à la différence entre un père et un géniteur et me référant à ce que Phillip disait à propos de sa venue au monde. Il était la preuve vivante que son père n'était pas stérile. Il avait un géniteur et non un père qui aurait été désigné comme tel par sa mère. A la suite de cette intervention, il se met à parler de l'inexistence de son père, et du statut de celui-ci dans la famille où on disait que c'était un « homme fini et malade ». Puis, à propos des problèmes d'alcool que présentaient ses parents, il dit : « l'alcool était ce qui regroupait la famille, le prétexte pour rencontrer les gens de la parenté. » Dans ce temps de la cure où il est question de l'absence du père, Phillip apporte le rêve suivant : « je déterre un tombeau dans lequel il y a un monument vide. Il y a des indiens. » Il est incapable d'associer quoi que ce soit et je le ramène alors à ce qu'il avait dit auparavant sur le « sang indien » qu'il aurait et qu'il tiendrait de la lignée paternelle, le raccrochant alors à un discours familial qu'il avait lui-même repris et qui l'inscrivait dans une filiation mythique.

Puis dans la série de séances qui suivent, Phillip reprend les choses suivantes : Un souvenir lui revient où à l'école, à la maternelle, l'institutrice lui dit qu'il ne ferait jamais rien de bon dans la vie. Il reparle de son père qui n'a jamais eu de place dans la famille, des reproches incessants de la mère envers son mari, le traitant « d'innocent », de la faillite de celui-ci dans les affaires de la famille paternelle. C'est dans ce contexte où il fait état du discours de la mère invalidant le père (et du discours de l'institutrice l'invalidant lui, en tant que sujet) qu'il reprend un des éléments de sa dernière crise en disant que dans le spectacle, il s'est mis à penser qu'il « devait désamorcer la peur qu'avaient les chérubins, croyant que cette peur était générée par une sorcière qui, de par sa méchanceté, faisait du Bon Dieu, un être méchant ». Puis il parle pour la première fois de son grand-père paternel et de son père en disant de ce dernier : « lui, son père faisait quelque chose quand il est né ». Puis il ajoute qu'il est dans la famille le seul qui peut transmettre le nom puisque son frère est stérile. (Une chose m'échappe ici. En fait Phillip a un autre frère. Pourquoi l'oublie-t-il ? Nous verrons plus loin comment et sous quelle forme reviendra ce qui est en jeu dans cet « oubli » et comment un savoir était inscrit en lui sans qu'il puisse y avoir

accès). Il reprend également le fait qu'à chacune de ses crises, il travaillait à des productions pour enfants et associe sur sa recherche « d'Un père » dans les moments psychotiques. Il nous dit que lors de sa première crise, au moment où il était dans l'église, sa poitrine s'est ouverte et ça a laissé une cicatrice. « Je voyais dit-il quelqu'un qui était blessé aux poignets et aux pieds ». Je lui dis « comme le Christ, le fils de Dieu » et je reprends ce qu'il disait à la séance précédente à propos de « son père qui l'aurait abandonné ».

Pendant le mois suivant et qui précède mon départ pour les vacances, il est déprimé, parlant d'un malaise qui en fait, « est lié à son existence » et se demande « qui est Phillip ». Il dit : « malgré que j'aie raconté toutes mes crises et mon histoire, je ne connais pas Phillip. C'est le fait de vous raconter ça qui fait que je n'arrive pas à dire qui est vraiment Phillip ». Il analyse le fait de faire du théâtre comme une fuite dans des personnages imaginaires comme ceux qu'il devient lors de ses crises.

Nous pourrions dire qu'un rêve venu juste au retour des vacances, a clos ce premier cycle de la cure en même temps qu'il a ouvert un autre temps de travail. Phillip raconte ce rêve juste après avoir raconté un souvenir dans lequel pour la première fois il est question du désir de sa mère pour l'homme qu'était son père. Il se souvient d'une scène où sa mère lit une lettre de son mari qui à ce moment était en voyage. Il dit s'être rendu compte, pour la première fois, que « sa mère pouvait s'ennuyer de son père, qu'une femme pouvait aimer un homme ». A la suite du récit, il enchaîne en racontant le rêve suivant : « mon père est chez moi, ma mère est de l'autre côté. Vous êtes là et vous allez parler à mon père, lui permettre de parler. »

Dans la première étape de la cure, l'enjeu est de faire en sorte qu'une parole vienne de la part du psychotique. La réserve ou plus radicalement l'objection qu'adressent à la psychanalyse les intervenants en santé mentale, s'appuie souvent sur l'idée que pour être traité par la psychanalyse, le psychotique doit répondre à un certain nombre de critères qui font de lui en quelque sorte, un patient « idéal », « traitable ». L'expérience nous démontre plutôt que le psychotique, moyennant un certain cadre de traitement et la rencontre d'un désir de l'entendre, se mettra à parler. C'est à l'analyste de tenir une position (qui s'articule à un désir en lui) à partir de laquelle le sujet sera interpellé, au-delà de la psychose et de

ses manifestations. Avec chaque patient, l'analyste est en quête de ces moments de lucidité où le sujet réapparaît et s'adresse à nous.

Pour Phillip, cette première parole adressée à l'analyste, est venue sous la forme de la crise à travers laquelle des éléments essentiels de son histoire et de sa position subjective ont pu être extraits.

Du statut d'objet à une position subjective. La production de l'inconscient : un lieu pour la représentation

Avec le rêve apparu à la reprise de la cure au retour des vacances, Phillip entre dans ce que j'appelle le deuxième cycle de sa cure. Alors que sa première crise, en tant que « réponse du sujet », marquait son entrée dans le transfert, les réponses qui viennent dans ce deuxième temps apparaissent plutôt sous le mode de rêves et de symptômes. Nous pourrions représenter l'effet de cette seconde période de la cure, en parlant d'enkystement de la pulsion de mort au moyen du symptôme, enkystement de cette jouissance de l'Autre dont le psychotique est l'objet. Dans ce sens, cette deuxième étape constitue un point tournant où Phillip passe d'un statut d'objet à une position subjective. En fait il se met à parler en tant que sujet, en produisant des rêves et des symptômes et n'est plus uniquement exposé et réduit à être l'objet de ces moments psychotiques qui le submergent tout entier. C'est pendant cette période qu'il reprendra un travail qu'il mènera à terme pour la première fois. A l'occasion de ce travail, il écrira une histoire fantastique, sorte d'histoire mythique autour d'un personnage d'enfant qu'il crée et à qui il invente un Père.

Une série de rêves surviennent et marquent ce deuxième temps. Phillip apporte à trois séances distinctes les rêves suivants : « je me vois, il y a un autre Phillip derrière moi ». « Je suis dans un autre univers ou plutôt c'est le même mais je le vois différemment. » « Je travaille pour un spectacle mais cette fois-ci, je travaille aux accessoires. » Pendant cette période, il se dit très préoccupé par une question : « qui est Phillip ? » Il a le sentiment qu'il « n'arrivera jamais à rien faire de bon ». C'est à ce moment qu'il arrive en séance en disant qu'il a peur de rechuter, que la veille, en se couchant, il a entendu des phrases, des mots qui venaient dans sa tête. Les voix

disaient : « t'es un vaurien, t'es rien, t'es un écoeurant. » Il a même peur de les répéter, dit-il. Je lui demande de me dire ce qui s'est passé la veille durant la journée, un peu comme j'aurais pu le faire à partir d'un rêve, à propos des restes diurnes. Il me raconte alors trois choses. Il est allé voir sa mère et l'a trouvée saoule chez elle. Puis à un autre moment de la journée, il a rencontré son amie Annie, celle qui avait été enceinte de lui. Il avait ainsi appris qu'elle n'avait pas gardé l'enfant. Phillip a eu alors l'impression qu'elle lui en voulait. Ainsi, ce qui revenait dans les voix répondait en quelque sorte à la question : « Qui est Phillip ? ». Le fait de lier ces Voix venues d'ailleurs et qui sont « sans auteur », à quelque chose qu'il avait vécue la veille, mettait en place un contexte qui leur prêtait un sens, un sens possible mais non pas une vérité. Aussi après ce travail, Phillip se met à parler du début des crises, de la façon dont les choses se passent pour lui à propos justement du développement du délire. Il dit : « c'est comme si, à ces moments, je me laissais aller au symbolique ».

Ce qui était venu sous le mode du délire au moment des crises, et qui avait été pointé par l'analyste, relevé par celui-ci, revient cette fois-ci sous la forme de rêves et de symptômes. Plutôt que d'avoir à vivre une crise « en-corps », un espace de représentation et de parole a été ouvert et permet pour la première fois un dire, à la place de l'agir et du réel qui lui revenait du dehors et le persécutait. L'inconscient devient un espace de mise en scène créée par la cure. Ainsi plutôt que d'errer dans les rues en quête d'un Père, ou de se réfugier dans une église, il fait le rêve suivant qui transforme ainsi cette question. « Je rêve dit-il que je suis dans une cabane près d'une rivière, achetée par le « 388 » et je me dis que ça doit être là que Jean-Pierre Ferland a été inspiré pour sa chanson « Marie-Claire ». Puis il ajoute que le rêve n'était pas clair. Je note alors que le signifiant **clair** se trouve dans le nom de famille de sa mère et je lui demande s'il sait de quoi il s'agit dans cette chanson de Ferland. Il répond que c'est une chanson de tendresse. Je lui fais alors remarquer que toute cette chanson tourne autour de la demande d'être mère (La chanson Marie-Claire dit : « Elle m'emmena jusqu'à la rivière. Elle me dit, je voudrais être mère, Fais comme il se doit, Fais comme il faut ».) En fait, une femme demande à un homme d'être père de son enfant. C'est précisément l'absence de cette désignation d'un père qui laisse

Phillip orphelin, contraint à errer en quête d'un père.

Il fait ensuite le rêve suivant : « Je suis à la Bourse, il y a deux femmes de deux pouces qui se jettent dans la fontaine. » Il associe seulement : « les femmes de deux pouces c'est comme au cirque. » J'interviens en lui disant : « les femmes c'est le cirque. » Il se met alors à parler de sa mère, de son amie avec qui il a vécu pendant trois ans avant ses psychoses et qui avait refusé d'avoir un enfant avec lui. Il dit : « elles sont pleines de bonnes intentions, immuables, il n'y a jamais rien à redire, c'est comme être devant un mur ». Puis pour la première fois, il décrit quel cirque c'était à la maison au moment où ses parents étaient ivres mort et se disputaient sans cesse pour des balivernes. Ce qui revient sous la forme du rêve là encore est lié à ce qui était apparu lors de la deuxième crise quand il tournait autour de la Bourse, ce centre vital, d'où émergeaient toutes les décisions et qu'il lui fallait désamorcer les ondes négatives qui en émanaient. Cet élément, tout comme celui de l'absence de Père, avaient été repris dans la cure à l'occasion de la première crise sous transfert. Les modalités sous lesquelles ils étaient alors apparus étaient les suivantes : **Il ne pouvait pas signer un contrat qui l'inscrivait dans un groupe puisqu'il n'était pas dans l'Union.** De même dans le texte du spectacle pour enfants dont il était alors question, la sorcière générait une peur chez les enfants en faisant du Bon Dieu un être méchant. Ce qui était nouveau dans la crise vécue sous transfert et qui n'apparaissait pas dans les deux premiers épisodes psychotiques était l'injonction entendue par le sujet et qui lui désignait une position et une mission : **être ambidextre, n'être là que pour souder la famille, être ce qui unit le père et la mère dans un couple parental.** Ainsi cette mission « délirante » tentait de réparer, de raccorder ce couple parental dont il aurait pu naître symboliquement, c'est-à-dire avoir un père. C'est à cette question : « Qui est Phillip ? », laissée en plan par la forclusion de signifiants primordiaux, par la forclusion du Nom-du-Père, qu'il avait répondu dans la crise par « je suis ambidextre, je suis la langue qui touche le palais » offrant ainsi des signifiants que l'analyste pouvait saisir. Dans ce deuxième temps de la cure, deux rêves viennent répondre : « je rêve que je n'ai pas de passeport ». « Je rêve que je parle une autre langue, je parle le russe. » A ce dernier rêve il associe : « Quand je suis en psychose, je parle une autre langue que je ne connais pas. Ça se passe en moi mais c'est étranger. » Phillip cerne ainsi, en

lui, un « ailleurs », une « Autre scène » pour reprendre la désignation que Freud fait de l'inconscient. C'est une autre langue nous dit Phillip mais c'est en lui. Ça ne vient plus uniquement du dehors (dans la crise) mais bien dans un rêve, en lui. Un début de représentation s'est donc installé pour pallier au trou laissé par la forclusion. Il nous dit alors : « c'est comme si les choses commençaient à se placer ».

Un début d'encadrement pour le réel se met en place. Des bouts de chaînes signifiantes sont construits comme des tronçons qui, du coup, définissent des voies pour le retour du réel, pour le travail de la pulsion de mort. C'est à ce moment que Phillip produit un symptôme. Il commence à avoir des **problèmes de peau dans le visage**, il fait ce qu'il appelle **des furoncles**. En le questionnant à ce sujet, j'apprends que ce type de problème est « fréquent dans la famille du père ». A ce sujet, il ajoute : « c'est comme si c'était moi qui portais toutes les plaies de la famille. » Pendant cette période qui précède mes vacances, Phillip est très déprimé et triste, remet en cause la cure parce qu'il trouve difficile tout ce qu'il découvre mais finalement, décide de continuer. Il fait alors des démarches pour se trouver un travail.

L'enkystement de la jouissance de l'autre par le symptôme

Après la période de vacances, un événement provoque une recrudescence du symptôme qui s'aggrave au point où Phillip a le visage tellement enflé qu'il a du mal à parler. L'événement en question, qui revient « du dehors » dans le réel, correspond en fait à quelque chose qu'il savait déjà mais d'un savoir inaccessible. En effet pendant sa dernière crise, Phillip, dans son discours sur son frère cadet qui était « d'extrême droite », avait ajouté : « il a une mentalité de militaire ». Il avait déjà mentionné également qu'il était le seul à pouvoir transmettre le nom dans la famille puisque son frère était stérile. Je n'avais alors pas relevé qu'il avait un autre frère. Il me raconte alors ce qui s'est passé avant la recrudescence du symptôme. Il « apprend » par une de ses tantes en visite au Québec, que son père ne serait pas le père de son frère cadet. Bouleversé, il dit qu'il n'avait jamais pensé à « ça » parce que pour lui « c'est impossible ». Il se met alors à parler de sa mère et du discours de cette dernière sur un ami de la famille qui était militaire et qu'elle invitait fréquemment à la mai-

son. « Elle a, dit-il, toujours gardé des photos de cet homme, même après sa venue au Québec ». Il fait ensuite le lien avec ce qu'il disait au tout début de la cure à propos des regrets que sa mère lui exprimait d'avoir marié son père. Il ajoute qu'au fond, sa mère était amoureuse de ce militaire et le laissait entendre.

La recrudescence des symptômes l'oblige à consulter le médecin. Ce dernier fait alors le diagnostic d'**acné**. Phillip rapporte, en cure, les paroles du médecin qui lui aurait dit que c'était héréditaire. Je lui demande qui avait ces problèmes dans la famille du père. Il me parle alors du frère de son père, qui était son **oncle préféré** (le « **furoncle** »). Cet oncle dit-il, « m'emmenait dans la maison du grand-père paternel et « il a été comme un père pour moi ». Phillip vit alors une période de dépression. « Avoir tout ça en face », « perdre la face », « faire face au vide », « avoir la face en feu » (comme cette nécessité qu'il vivait de contrôler le feu entre son père et sa mère), « ne plus pouvoir maquiller ses problèmes », voilà autant « d'expressions » que prenait ce symptôme d'acné, expressions parfois prêtées par l'analyste, parfois issues du discours de Phillip lui-même. Il parle ainsi de l'effet sur lui de ce qu'il vient d'apprendre : « je me sens déprimé, c'est comme si le monde s'écroulait, comme si le sol tout à coup n'était plus solide sous mes pieds. » En fait ce que cet événement ramène à la conscience de Phillip, c'est cette question qu'il portait déjà en lui, à son insu, dans ce discours qu'il tenait de sa mère, à savoir qu'il était né juste après une absence d'un an de son père. Etre, comme il le croyait, la preuve vivante de la non stérilité de son père, cette bouée à laquelle il se raccrochait, lui donnait un géniteur mais pas un père.

Le cernage sur le corps, le fait de circonscrire sur un morceau de corps ce que Phillip appelait un « empoisonnement » ou « les traces des plaies de la famille » était déjà un progrès puisque ce n'était plus comme avant le déchaînement de la crise psychotique où tout son être était engagé. Après avoir rompu la certitude délirante en prélevant des signifiants offerts par le délire et en les travaillant jusqu'à ce que Phillip construise un récit, un fragment d'histoire à partir de ces signifiants, l'analyste attend du rêve et du symptôme, le retour de ce qui n'aura pu être dit et qui reviendra cette fois dans une production de l'inconscient. Dans ce sens, le symptôme est une réponse au désir de l'analyste. Willy Apollon,

dans un séminaire, parlait ainsi de cette étape de la cure : « L'interprétation dans la cure du psychotique vise à obtenir le symptôme dans un premier temps, soit ce qui concentre et noue la jouissance de l'Autre sur un objet constitué dans les signifiants de l'Autre. » « Le symptôme, réponse du réel et parade contre la rupture du sens, ouvre le deuxième temps logique de la cure. Il cadre la répétition et localise la prise de l'être dans la jouissance de l'Autre. Il conjoint le signifiant de l'Autre au réel d'une jouissance dont le sujet pâtit. Cette production du symptôme offre à l'analyste un point de travail où peut être requise la production de la chaîne là où c'était la jouissance de l'Autre. » (Séminaire, mars 1988)

Le mal au « Je-noue »

Ce qui revient dans le corps par le symptôme est bien un « cadre pour le retour du réel ». Ce qui dans le délire et dans les fragments d'histoire était venu sous la forme du « être ambidextre », « parler deux langues », « devoir faire le lien entre les deux clans de la famille », « devoir resoudre (ou résoudre) la famille », « ne pas être dans l'Union », « désamorcer la Bourse » revenait **dans** le symptôme. Voici comment : à la suite des consultations médicales pour son problème d'acné, Phillip apprend du médecin qu'il y a dans son sang un taux trop élevé de **cholestérol**. En même temps, il se met à présenter un « **mal de genou** ». Il me dit alors que ce problème de cholestérol est un problème héréditaire, cette fois-ci dans la famille de sa mère. Ainsi, **l'acné et le cholestérol fait l'union** dans son corps entre les clans de sa mère et de son père, **resoude** la famille en fondant le couple parental. Il s'agit bien en effet du « **je-noue** », à la fois dans le signifiant qu'il livre et dans le morceau de corps qu'il cerne, soit une **articulation**. Il nous dira à ce moment à propos de son premier épisode psychotique, comment tout à coup « les choses étaient devenues **claires** » et qu'il avait alors « compris que **ses parents lui demandaient de faire quelque chose** ». Mais la modalité que prend cette fois l'injonction dans le symptôme ne saurait être ce à partir de quoi il peut vivre comme sujet puisque « ce n'est pas lui non plus ». Le symptôme est encore captif de la jouissance de l'Autre. Sa mère nous dira-t-il quand nous le questionnons sur le mal de genou, a souvent fait des **bursites**. Je note alors « **le site de la Bourse** », reprenant ce qui revient cette fois-ci sous la modalité du symptôme, c'est-à-dire d'une ins-

cription sur le corps. Outre le signifiant qu'il livre, il nous faut donc prendre en compte la partie du corps que le symptôme propose et qu'il érige comme lieu de la maladie (de ce qu'il a du « mal à dire »). Par cette intervention « le site de la Bourse », l'analyste pointe ce morceau de corps, l'élève à un statut de signifiant qui vient désigner le site où se focalise et fait retour ce **défaut d'articulation** du couple parental dont Phillip souffre. Le mal au « je-noue » vient ainsi témoigner de l'inexistence d'un désir parental qui aurait présidé à sa naissance comme sujet. C'est l'intervention de l'analyste qui lie ce qui est venu dans le délire (la Bourse, le Centre vital d'où émanent toutes les décisions et qui émet des ondes négatives) aux différents souvenirs racontés et déjà mis en chaîne autour de la « Bourse » d'une part, et au symptôme qu'il apporte d'autre part. Mais le symptôme apporté fait encore état d'une aliénation du sujet dans une jouissance qui ne le concerne pas. C'est le symptôme produit par l'inconscient de la mère et dans l'enjeu duquel il reste pris. Ce n'est pas lui, « Phillip n'est toujours pas là ».

Le signifiant de l'analyste : suppléance au mythe du père. Une « scéno-graphie » pour l'autre scène

Dans cette période de dépression que Phillip vit tout en disant que « ce n'est pas une dépression comme avant », il réagit en se cherchant un travail et pense à abandonner la troupe de théâtre où il est. Faire du théâtre était pris dans la Demande de la mère pour qui il devait « faire le clown et faire un spectacle pour faire rire les autres ». Il se trouve un travail comme concepteur graphique et scénique pour un spectacle. Pour la première fois depuis plusieurs années, Phillip mènera à terme ce travail, ira « jusqu'au bout de son contrat » comme il dit. Quand je lui demande quelle différence il y a pour lui entre la scénographie et le théâtre, il répond : « au théâtre c'est moi qui étais sur la scène ». Ainsi Phillip n'a plus à prêter le corps. Il travaille à la « mise en scène », à la scénographie. La scénographie a l'avantage de présenter les deux aspects suivants : soit la conception d'un dispositif scénique et la « graphie », c'est-à-dire le dessin, le tracé comme forme d'écriture. Mais plutôt qu'une écriture dans le corps comme l'était le symptôme, ce travail lui offre la pos-

sibilité de produire une « maquette », un « dispositif » auquel il greffera un texte. En effet, en plus de la conception scénique, il produira le texte du spectacle. Ce travail de Phillip pour lequel il conçoit la scène, le texte et crée les personnages, représente bien ce qu'il nous faut faire dans la cure du psychotique où il s'agit en quelque sorte de produire un inconscient, une « Autre scène » là où c'était la crise et le délire. C'est le délire qui nous livre les signifiants que nous pouvons prélever et à partir desquels une « Autre scène » pourra se constituer pour le retour de la pulsion de mort.

Dans la névrose, cette « Autre scène » existe déjà même si tout le travail de la mise en chaîne du signifiant est à produire dans l'analyse. Dans la névrose il y a une « trame », un réseau de signifiants par lequel le réel revient. D'entrée de jeu, pourrions-nous dire, le névrosé présente un récit même si ce dernier est brisé par le lapsus, le rêve, le symptôme. L'analyste entaille ce récit, y fait brèche, pour provoquer et attendre ce qui viendra par la fissure de l'édifice du moi. Dans la psychose, cette « Autre scène » est à produire et c'est ce à quoi Phillip travaille dans cette partie de la cure. Il produit une scénographie, crée la maquette d'un dispositif scénique qu'il nous apporte en cure et écrit un texte. Il nous raconte aussi de quoi il s'agit dans cette histoire qu'il a écrite. Il nous dit que c'est comme un conte, une histoire mythique. Il s'agit dit-il de « l'histoire d'un petit garçon de 10 ans que j'ai appelé Sully et de son père. Ce garçon n'a pas de mère ou plutôt, je l'ai mise de côté. Habituellement ce sont les parents qui créent les enfants, mais dans mon histoire, c'est à partir de Sully, à partir du garçon que j'ai créé son père. Dans ce conte, le garçon parle avec son père. » Je note que le nom de Sully c'est en fait les phonèmes inversés du prénom de l'analyste. Ainsi Phillip a créé un conte qui vient temporairement suppléer pour lui à l'absence du mythe d'Un père qu'il mettait en scène tragiquement et réellement dans ses moments d'absence psychotique où il errait tout seul et abandonné dans les rues anonymes de la ville.

Dans ce temps de la cure, Phillip a repris l'élaboration de certains éléments apparus pendant les accès psychotiques, comme pour se les réapproprier. Il ramenait aussi des bouts de son histoire dont il n'avait jamais parlé auparavant. Ainsi par exemple, reprenant l'histoire des événements déclenchants de sa psychose, il nous apprend la chose suivante. Alors qu'il nous avait toujours parlé de son désir d'avoir

un enfant avec la femme avec qui il vivait au moment de son premier épisode psychotique, il nous dit que cette femme qu'il aimait était bien enceinte mais qu'elle l'avait trompé quelque temps avant. En fait ce qui était alors revenu à ce moment était le doute d'être le père de cet enfant qu'elle attendait, ce qui le ramenait à sa propre situation. De plus, quelque chose était alors exigé de lui, soit de croire, en dépit de tout, cette femme quand elle lui disait qu'il était le père de cet enfant.

Il élabore à nouveau sur la mésentente entre ses parents en mettant l'accent sur l'invalidation de ce dernier autant par la mère que par les aînés. Pour la première fois il raconte que lorsque sa mère avait décidé de quitter son mari, elle était allée vivre avec son fils, le frère cadet de Phillip dans un appartement où il n'y avait qu'une chambre. Il était resté quant à lui avec son père dans la maison familiale. Il tente dit-il d'accepter la déchéance de cet homme qu'il aurait préféré voir mort. Ce qu'il dit de son père à ce moment concerne surtout son autorité, l'absence de reconnaissance sociale, l'inutilité de cet homme dans la maison. Il raconte le souvenir d'un événement qui se serait passé à l'école et où il avait interprété une parole de l'institutrice, comme la ridiculisation de son père devant les autres enfants. Ce que souligne Phillip dans ses souvenirs ce n'est pas tellement ce qui a trait à la personne du père dans la réalité, mais plutôt ce que Lacan appelle le « cas qui semblait être fait à sa parole et à son autorité. » « Ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi. » (*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose*, 579).

C'est dans ce temps de la cure qu'il racontera les souvenirs que nous reprenions plus haut et qui constituaient la figure de l'écroulement de l'univers pour Phillip, (souvenirs d'enfance où il appelle son père qui ne répond pas, souvenir de l'accident de voiture, et de la crise à l'âge de 14 ans). Il reparle du problème d'alcool que vivaient ses parents et qui transformait la maison en véritable « cirque ». « La contradiction est entre eux dit-il, je n'arriverais jamais à régler ça. » « Ça me sort par la peau ». « Mes parents avaient des problèmes tous les deux. C'est comme si rien de ce qu'ils faisaient n'était solide.

Tout tombait ».

A ce moment Phillip loue une chambre et va vivre seul alors que jusqu'à ce moment, il vivait en chambre et pension. Il fait dit-il une « crise contrôlée ». Il ne dort pas, a « trop d'idées dans la tête » et dit comment il se rend compte que c'est dans ces moments qu'avant il « décrochait. » Il est admis comme résidant pour quelques jours et son psychiatre traitant note comment cette « crise » n'est pas comme les autres. Alors qu'avant il devenait excité, « éparpillé » et délirant, il est plutôt cette fois-ci, très triste. Il demeure très présent et cohérent. Phillip se relève rapidement de cette période difficile. Ce qu'il vit là prend davantage l'allure d'une dépression profonde plutôt que celle d'une aliénation dans l'accès psychotique.

Au sortir de cette période, Phillip veut mettre fin à la cure. Il a dit-il, le sentiment que s'il continue, il « ne sait pas où ça va l'entraîner, que c'est de l'inconnu et que ce travail peut être long. » De plus, il veut « s'essayer tout seul, essayer de vivre sans la cure ». Il a des projets de travail, disant qu'il lui faut trouver quelque chose dans lequel il pourra créer et abandonner ce qu'il a créé pour recommencer autre chose. Depuis le travail de scénographie, il a commencé à faire du dessin et de la sculpture et c'est plutôt vers cette forme d'art qu'il veut aller. Créer dit-il « c'est créer quelque chose qui ne s'est pas passé ».

Malgré l'arrêt de la cure individuelle, Phillip continue son traitement au « 388 ». Il vit seul, cherche du travail et participe à quelques activités du Centre. Il appelle ou vient parler aux intervenants quand il vit des moments plus difficiles, bref il s'est aménagé une utilisation des services du « 388 » en fonction du point où il en est dans son cheminement. Il met davantage l'accent sur les activités qu'il a dans la communauté, il est en recherche de travail, il fait quelques travaux pour des gens qu'il connaît, voit des amis, demande de l'aide de façon appropriée dès qu'il anticipe une période difficile.

Six mois après l'arrêt de la cure, Phillip fait un nouvel épisode psychotique, que son psychiatre qualifiera d'aussi aigu que le premier mais que Phillip ne vit pas de la même façon. Cet épisode fait suite à une tentative pour retourner vivre dans le milieu où il a fait son premier accès psychotique. Il essaie de se retrouver un emploi dans le même milieu, revoit les mêmes gens et veut revoir la femme avec qui il avait vécu. Phillip, bien qu'en pleine crise, revient

de lui-même au « 388 » et passe une dizaine de jours comme résidant au Centre. Cet épisode psychotique rentre vite dans l'ordre et a beaucoup moins de conséquences que les précédents. On note alors qu'il identifie beaucoup mieux les signes précurseurs de la crise, de même que les éléments déclenchants. Après la crise, il dira comment ce moment psychotique a été moins pénible que les autres et qu'il arrivait mieux à contrôler ce qui l'envahissait de toutes parts.

Il semble que cette crise ait été en quelque sorte une crise qui est venue clôturer une période de la vie de Phillip. Outre le fait qu'il n'a plus refait d'épisodes psychotiques depuis ce temps (depuis maintenant trois ans et demie), cette crise venait signer l'impossibilité pour lui de retourner en arrière. Après cette tentative de retour dans le milieu qui avait été le sien aux premiers temps de sa psychose, Phillip décide de quitter définitivement la troupe de théâtre où il était et renonce à l'idée de retrouver l'amie avec qui il avait vécu à cette époque.

Une voie possible pour le retour de la pulsion de mort

Une année plus tard, année pendant laquelle il a continué son traitement au « 388 » mais de façon très sporadique, Phillip revient me demander de reprendre la cure. Il fait alors le bilan suivant. Depuis le dernier épisode de psychose, il a accentué sa consommation d'alcool à un point tel qu'il est dit-il « en train de se détruire, de détruire les liens avec ses amis et de s'empêcher de travailler ». Il semble que cette situation n'est pas nouvelle mais il dit qu'il ne peut plus prendre d'alcool, que ce n'est pas pour lui un besoin physique puisqu'il arrête sans être l'objet de symptômes de sevrage, mais qu'il ne « supporte plus l'alcool ». « Je suis dit-il dans le vide. Avant je faisais des psychoses, maintenant je n'en fais plus, je n'en suis plus là. Il me semble que ce serait moins difficile de décrocher mais je ne décroche pas, je ne suis pas en psychose. Je me suis mis à prendre de l'alcool pour combler le vide, pour échapper à mes angoisses, pour les oublier. Mais maintenant c'est l'alcool qui fait revenir l'angoisse. C'est en train de me détruire et de détruire tout ce que j'essaie de mettre en place autour de moi. Je sais maintenant que je suis capable de travailler puisque j'ai réussi à me trouver deux emplois. Mais ce n'est pas ce que je veux faire. Pour vivre, il faut que je crée, que je me mette à faire sérieusement de la sculpture, ce

n'est que par ce biais que j'arriverai à dire ce que j'ai en dedans de moi. Mais qu'est-ce que ça me donne de sculpter des objets d'art si je suis le seul à voir ce que je crée. Je veux préparer une exposition. » « Je veux reprendre la cure pour travailler ce problème d'alcool et arriver à produire quelque chose qui serait de moi et qui me permettrait de vivre. »

Ainsi le nouement du « **cholestérol** » et de « **l'acné** » avait donné « **l'alcool** ». Le problème de l'alcool était de fait, selon Phillip ce qui regroupait la famille et même la parenté. Il nous disait comment l'alcool était, dans la famille, le prétexte nécessaire pour que les gens se rencontrent. L'alcool était en fait le seul lien dans la parenté, ce qui regroupait le père et la mère, « la colle » en quelque sorte. Le symptôme de l'acné et du cholestérol constituait une écriture sur le corps, un enkystement de cette « chose » dont il était l'objet et qui le ravageait et le dépossédait de lui-même dans la crise. Dans ce sens le symptôme venait restreindre le ravage de son être. Ce n'était pas toute sa vie, tout son être qui étaient capturés mais plutôt un morceau de corps. Dans cette ligne, l'alcool constituait donc plutôt la nouvelle figure que prenait la pulsion de mort pour faire retour. Ce n'est plus les extra-terrestres ou la fragilité de l'univers qui étaient responsables de son mal, mais l'alcool. Ce symptôme ramenait ainsi la cause à un manque familial plutôt qu'à un défaut du monde.

Mais du point de vue de l'analyste, cette nouvelle voie n'est pas plus acceptable, puisqu'elle n'est pas une solution créée par le sujet lui-même (c'est le problème de ses parents et à ce titre elle s'inscrit encore dans l'exigence de resouder la famille), elle ne lui permet pas de vivre, c'est-à-dire que plutôt que de ralentir la course vers la mort, elle le précipite dans la mort, et finalement elle ne lui permet pas de créer un lien social. C'est alors ce que l'analyste lui a renvoyé tout en saisissant et en lui retournant ce qu'il proposait lui-même comme voie possible : l'art, la sculpture. « La sculpture, malgré la famille » disait-il faisant référence au fait que tout le monde dans la famille avait toujours refusé de lui reconnaître un talent dans ce domaine, le ridiculisant même dans ses tentatives de production.

Le production de l'objet : organiser un espace de visibilité pour la pulsion de mort

Phillip entraînait donc dans cette étape particulière de la cure où l'enjeu était de produire un objet en

lieu et place du symptôme, c'est-à-dire quelque chose qui soit **externe et détaché** de son corps, et qui, en même temps offre un lieu pour que revienne sous des formes qui n'affectent plus son corps ou sa vie, ce qui détruit son être. Jusqu'alors, il n'avait produit que les symptômes à travers lesquels revenaient dans son corps, l'absence de désir parental, l'absence du couple parental qui faisait de lui, un être sans père, livré à l'insensé de sa vie, sans avoir reçu de signifiants pour stopper, arrêter sa quête d'une signification possible de sa vie.

Willy Apollon, dans un récent séminaire, disait à propos de la production de l'objet dans la cure : « Produire un objet à partir d'un matériau qui est ce hors sens, cette chose qui pourrit le corps... un objet qui serait l'objet du désir et qui ferait que ce ne sera pas un morceau de corps qui devra être consommé par la chose. Et en même temps, l'objet permet que la jouissance qui est en jeu dans la chose se satisfasse dans l'objet... L'objet, une fois produit est en quelque sorte une coquille de la chose. »

Phillip nous donnait déjà la voie qu'allait prendre cette portion de cure. Il voulait produire des objets d'art et désirait que ses productions soient exposées, vues par les autres. L'art a ceci de particulier qu'il est un mode d'expression spécifiquement humain, complètement en dehors du champ de la nature. C'est une pure invention de l'homme. De ce fait, l'art ouvre un champ pour la métaphore, un lieu où se donne à entendre ce qui ne peut se dire, où peut être saisi l'insaisissable ou rendu visible l'imperceptible. L'art, l'humour, l'esthétique, comme la folie d'ailleurs, sont spécifiquement humains. Ils sont aussi le seul lieu où un sujet peut tenter de dire son être, sans que l'objet produit ne dise jamais ce qu'il est comme sujet. Comme les tableaux de tel peintre célèbre, dont on reconnaît l'auteur à ce trait particulier qu'ils livrent et qui constitue en fait sa signature.

Phillip, dans cette partie de la cure qui a duré deux ans et demie, avait à produire un objet qui lui permettrait de vivre avec cette « chose » qui le rongeaient depuis toujours et qui avait pris pendant un temps la forme imaginaire de l'alcool. Il lui fallait créer un espace pour vivre sans père, produire une écriture et une visibilité pour la pulsion de mort dans une esthétique qui fasse lien social. L'enjeu dans cette portion de la cure n'était plus la reconstruction de l'histoire, ni la mise en chaîne des signifiants, ni même l'interprétation. Il se situait davantage dans l'agir, dans la nécessaire création d'un lieu où et d'un

objet par lequel « ça » puisse revenir sans qu'il y joue son corps ou sa vie à chaque fois, comme dans la crise ou le symptôme. En arrivant à sculpter et à exposer ses œuvres en ville au bout de deux ans, Phillip a pu se reconstruire une vie et un lien social à partir de ce travail. L'essentiel de sa vie nous disait-il était dans ces objets qu'il produisait. Tout le travail de ces deux ans a consisté à soutenir ce désir qui lentement prenait forme en lui, de produire un objet qu'il pouvait exposer et signer de son nom, s'inscrivant ainsi comme sujet dans l'espace social.

RÉFÉRENCES

- ACTES DE L'ECOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE, 1983, *La clinique psychanalytique des psychoses*, Paris.
- APOLLON, W., 1984, Problématique clinique pour la psychose, *Santé Mentale au Québec*, IX, No.1, 50-66.
- APOLLON, W., L'enjeu de la paternité dans la psychose, *Clinique des psychoses*, Collection Réseau Simplexe, Edition du GIFRIC, 37-59.
- APOLLON, W., Séminaire clinique du 3 mars 1988.
- APARICIO, S., 1984, La forclusion, préhistoire d'un concept, *Ornicar? revue du Champ freudien*, Paris, No.28, 83-105.
- BERGERON, D., 1988, Analyse des enjeux dans la cure du psychotique, in « *Le dedans et le dehors* », « *Actes du 3e cours international en psychiatrie de secteur*, Collection P.G.I., Césura Lyon Edition, Avril 125-150.
- BERGERON, D., CANTIN, L., 1986, Pour une nouvelle approche clinique de la psychose: le « 388 », *Santé Mentale au Québec*, XI, No.1, 149-172.
- BROCA, R., 1985, La psychanalyse, un nouveau mode de lien social?, *Quarto Clinique des psychoses*, septembre.
- BROCA, R., DUPRAT, C., 1985, JCV: une psychose sous transfert, *Ornicar? revue du Champ freudien*, No.34, 90-105.
- COLLECTIF sous la Direction de G. Miller. 1985, *Clinique des psychoses. Approches et repères dans la clinique psychanalytique des psychoses.*, *Ornicar? revue du Champ freudien*, No.34, 79-89.
- FREUD, S., 1984, Le Président Schreber, *Cinq psychanalyses*, PUF, Paris, 263-324.
- FREUD, S., 1981, Névrose et psychose, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 283-286.
- FREUD, S., 1981, La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose, *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 299-303.
- FREUD, S., 1971, *Malaise dans la civilisation*, PUF, Paris.
- FREUD, S., 1971, *L'avenir d'une illusion*, PUF, Paris.
- JULIEN, P., 1986, Lacan et la psychose: 1932-1976, *Littoral*, No 21, 5-26.
- LACAN, J., 1966, Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien, *Ecrits*, Seuil, Paris, 793-827.
- LACAN, J., 1966, D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *Ecrits*, Seuil, Paris, 531-583.
- LACAN, J., 1966, Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, *Ecrits*, Seuil, Paris, 237-322.
- LACAN, J., 1981, *Le Séminaire III, Les psychoses*, Seuil, Paris.
- LACAN, J., 1976, Le Synthome, Séminaire du 17 février 1976, *Ornicar? revue du Champ freudien*, No.8.
- MILLER, J.A., 1984, De-sens pour les psychoses, *Cliniques Méditerranéennes, Actes du Colloque du Centre Inter-Régional de Psychopathologie clinique des 22 et 23 octobre 1983*, 1er semestre No.1-2.
- POMMIER, G., 1983, *D'une logique de la psychose*, Edition Point Hors Ligne, Paris.

SUMMARY

It is becoming more and more common that people take for granted the idea that psychoanalysis can do nothing for psychotics. Nonetheless, it is Freud who took the "senseless" products of Man that are dreams, lapsus, symptoms, deliria, hallucinations, and who "reinstated" them in the realm of humanity. But it may also be what many hold against him. Supported by over six years of working with psychotics in a Centre de traitement psychanalytique in Québec, the author can prove the existence of an appropriate treatment for psychosis. The psychotic who enters the analytical field begins reacting to the analyst's "calling" aimed at having him speak up. The cure for psychotics follows a logical path and must respect certain conditions; the author attempts to describe the process, from the "calling" of transference to the object created through which the psychotic can relate socially.